Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 3

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 71me Année — N° 3 — Samedi 15 janvier 1932

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.

PANSU ET SÈ SKI

PANSU l'ètâi on bocon orgolhiâo. Se lâi avâi oquie de novî, lo lâi faillâi, medâi que cotâi pas trâo tchè. Quand sa bossa n'ètâi pas prâo boureinfllia po s'atsetâ, sâi on tenotmobile, sâi iena de clliâo comotive novalle que vant avoué clli l'électricitâ, eh bin, l'atsetâve dâi potré po lè guegnî à teimps lezî et à tsavon. L'ètâi dinse dza du grand teimps.

On coup, l'avâi oïu dèvesâ de clliâo zaffére quemet dâi dâove de tenot que lè dzouveno se betant dèso lè pî. S'eimbrèyant adan avau lè dèrupite et vant tot drâi avau sein sè repreindre. Ludzant asse râ que lè z'einludze, à fére vère lè z'èpèlue à clliâo que lè vouâitant. Lâi diant dâi seki.

Seulameint Pansu l'avâi trovâ que clliâo seki l'ètant trâo tchè po lè z'atsetâ. Adan, po s'appreindre à lâi allâ l'avâi dèfarattâ sa vîlhie seille à campoûta et s'ètâi fé doû lan que l'avâi aliettâ à sè choque avoué la feçalla que l'ètatsîve la tiuva de sè vatse quand lè z'aryâve. Et pu s'ètâi asseyî avau lè rupe dè coûte tsi lè. Mîmameint su lo tâi dâi z'èbouèton à caïon, po châotâ. N'allâve, pas pî tant mau et tota la perrotse et la municipalitâ ètant venu lo vère et l'ein ètant ti dzalâo. Pansu ein ètâi asse fiè qu'on piâo su on molan et dit à sa fenna quand la né l'a ètâ arrevâïe :

— Te sâ, Suzette, ora que su suti avoué clliâo seki, vu allâ demeindze que vint pè la montagne. Lâi a de clliâo leque asse grante que tot noûtron Prâ-chètson. Mè redzoïo rîdo !

Mâ cein bourlâve la Suzette. L'avâi pouâre de cllia montagne pllinna de crevésse et de gllièce. Lâi desâi :

— Na ! mon petit Pansu, vu pas que te lâi aulle. Po tè fére à dèrupitâ et t'énuquâ avau lè rotse et lè melion que lâi a per lé.

Sè sant dinse tsecagnî, trivougnî tota la veillâ; ion voliâve felâ à la montagne et l'autra l'avâi pouâre et lo gravâve d'allâ.

Adan, tandu la né, Pansu s'è reveillî tot ein nadze, avoué dâi refrezon de pouâre. Sa fenna, que l'oût ranquemalâ dein son lhî, lâi fâ dinse :

— Mâ, qu'a-to, mon poûro Pansu.

— Cein que i'é, que fâ ein dzemotteint Pansu, i'é fé on sondzo èpouâirâo. Représeintè-te vâi que i' été parti po la montagne avoué mè seki. Tot allâve bin po coumeincî. Ludzîvo quemet l'oûvra, et lutseyîvo tant i'été dzoïâo. Quand, tot d'on coup, mè su trovâ à onna pllièce que l'allâve asse râi que lo tâi dâo clliotsî dâo motî. Onna dèrupita à vo baillî la pî d'oûïe, asse prévonda que d'ice à la Sibérie et... mè vaitcé avau, avau. Diéro, cein a-te doûra ? Diabe lo mot que i'ein sé. Mâ mè su retrovâ âo fin fond avoué lè tsambe et lè bré rontu.

Et Pansu plliorâve tant que la Suzette s'è messa à tchurlâ assebin et l'a fé dinse à s'n' homme:

— Te vâi ora cein que t'è portant arrevâ. Avoué ta brelâre d'adî allâ pè cllia montagne. T'ein a bin dè pllie ora que t'a lè bré et lè tsambe trossâïe. Cô vâo plliantâ lè truffye sti saillî ? Lè z'hommo sant ti lè mîmo.

Marc à Louis.

Une mélomane. — Une dame nouvelle riche donnait une petite fête en son hôtel ; elle avait prié quelques artistes célèbres de venir s'y faire entendre, et parmi ceux-ci figurait le Quatuor Capet.

Or, les morceaux furent applaudis si chaleureusement par les invités que la maîtresse de maison, enthousiasmée, se précipita vers Capet et dit en lui serrant la main avec effusion : — Bravo ! mon cher maître, bravo ! Il faudra revenir à ma prochaine soirée... Et même, puisque vous avez eu tant de succès, vous pourrez augmenter votre petit orchestre.

SOUVENIRS DE VACANCES

(Histoire vraie.)

CE soir-là, après le dîner, prolongé à plaisir à la lueur des étoiles, nous discutions avec les hôtes de passage de la petite pension.

Réunis par les hasards de nos itinéraires, nous allions le lendemain reprendre chacun notre route vers des contrées nouvelles que notre imagination nous peignait pleines de charme. Et voilà que dans un besoin d'expansion, nous nous plaisions à décrire ce que nous avions vu, avec cette exagération que le souvenir prend pour auréoler toutes choses.

La mer devant nous s'étendait merveilleuse et calme sous le clair de lune ; au loin, le phare lançait ses feux, quelques promeneurs attardés sur le sable encore tiède ou au sommet du Rocher de la Vierge, admiraient en silence.

Mais, dans notre groupe, on sentait le besoin de s'épancher, d'évoquer, devant ce paysage-là, d'autres paysages que nos yeux, que nos vœurs n'avaient point oubliés.

Nous parlions de la Provence que nous venions de quitter, de cette incroyable contrée où les vieilles pierres ont une histoire, de Lourdes et de ses grottes, du Cirque de Gavarnic si impressionnant de grandeur, de ce pays basque si curieux, où la langue est une énigme comme l'origine de ses habitants.

D'autres évoquèrent la Bretagne et ses paysages de granit rose, le Mont-Saint-Michel, ce roc perdu dans la mer, la riante beauté de la Touraine, les vieux manoirs normands.

Enfin, quelqu'un parla d'un air d'autorité. Il venait de Suisse, avait excursionné dans le Valais et s'était arrêté pour quelques jours dans un village au-dessus du « lac de Genève ». Alors, il décrivit la beauté de cette contrée-là : la grande nappe bleue au pied des coteaux de vignes, la fine silhouette des Alpes de Savoie, la grâce des petits villages piqués dans la verdure... et, tout à coup, comme il parlait, j'ai senti des cloches sonner dans mon cœur et une émotion très douce m'étreindre. Très fière, j'ai dit à mon interlocuteur : « Je connais cette contrée ; c'est là que j'habite. » — « Vous habitez là, a-t-il répliqué presque indigné, vous habitez là et vous voyagez ? Vous habitez là ? Mais qu'est-ce que vous venez f....aire par ici ? »

Et vraiment, ce soir-là, je me le suis demandé aussi.

Lisette.

LE SECRET DU VIEUX VACHER

(Récit valaisan.)

LENTEMENT, comme si elle comptait ses pas, la vieille jument allait par les chemins de traverse, traînant son char, écrasant les ornières. Une bonne odeur de foin coupé embaumait l'air et, dans la campagne maintenant dénudée, on entendait la douce chanson des sonnailles du troupeau paissant là-bas, là-bas...

Ils étaient quatre, trois hommes et une femme, brunis par le soleil de juillet. Elle, la jupe retroussée, conduisait l'attelage d'une main gaillarde et ferme, tandis que ses voisins parlaient politique :

— Qu'est ce que tu penses d'Alexis, Antoine?

— Je pense ! je pense que c'est « un pas grand chose » de se remettre avec les radicaux. Je le croyais plus fier que ça !

— Oh ! tu sais, de sa fierté « j'en » donne pas ça, fait Charles, le vacher, en faisant le geste de cracher par terre.

— Eh ! les hommes, on y est, clame la Justine en sautant du char, il s'agit de nous dépêcher. Il y a encore deux « limonées » à rentrer ce soir.

Le foin, fin sec, s'étale en « valamons » qu'une faible brise doucement caresse. Et les paysans, que la tâche talonne, empoignent leurs fourches et lèvent à bout de bras des monticules entiers. La Justine, perchée sur le char, comble les vides, aplanit. Et la limonée se complète.

Au retour la conversation dévie sur les amourettes passagères des jeunes d'aujourd'hui. On parle du fils à Albert, apprenti électricien à St-Maurice, qui, paraît-il, court après tous les jupons ; de la fille à Philomène, la Louise, qui ne craint pas d'en aimer quatre ou cinq à la fois. Ah ! cette jeunesse ! Sûr qu'on était autrement tenu dans le temps ! Une fille n'aurait jamais osé aller au bal sans que son galant vienne l'inviter. On « se l'aurait » montrée du doigt !

— Du reste, ajoute Charles, on n'avait pas tant de ces bals et de ces tralalas. Pas vrai, Antoine ?

— Risque pas ! Mais toi, est-ce que tu n'avais pas fréquenté dans le temps ?

— Oui ! un peu... mais ça a passé comme une lettre à la poste. Maintenant ma bonne amie, c'est ceci.

Et il brandit un portemonnaie vieux et râpé, à fermoir de laiton. Mais son geste a été si brusque que, de l'épaule, il fauche son paletot agrippé à l'échelette qui chûte avec un bruit mat. De la poche béante s'échappe un portefeuille bourré de coupures de journaux. Vivement, comme s'il craignait qu'on devançat son geste, le vieux vacher le saisit au vol, ramasse les paperasses et, nerveusement, en inventorie le contenu...

— Mais il manque quelque chose !

— Quoi ! fait Clément dont la main gauche semble rivée au fourrage.

— Une photo enveloppée dans du papier à fromage.